

Yerres pendant la guerre
franco-allemande de 1870-1871



YERRES 



shyerres.free.fr

A. BOURACHOT, SOCIÉTÉ D'HISTOIRE D'YERRES

Les principales archives consultées sont :

Archives municipales de Yerres : I D 4, fig. 23.

Archives des Yvelines, cartons 4 MI 72, 4 MI 109 .

Archives de l'Essonne (registres d'état civil numérisés de Yerres).

Archives du Val de Marne, cartons 2 R3, 1 06, fig. 7, 8, 12,14 .

Bibliothèque numérique mondiale, fig. 20, 21.

Archives Gossîôme-Roncin, fig. 15, 16.

Archives du diocèse de Versailles, fig. 3.

Wikipedia, fig. 1,2, 5, 6, 10, 11, 13, 19.

Archives privées, fig. 4, 9, 17, 18, 22.

É D I T O



Ces dernières années nous avons commémoré la Grande Guerre et plus récemment le décès de Napoléon 1^{er}. Entre ces deux événements, notre pays a été gouverné par trois rois, deux Républiques et a connu le Second Empire.

Celui-ci, avec son Empereur Napoléon III, précédemment prince-président de la Seconde République, est une période importante d'évolution de notre société : accélération de la construction des chemins de fer, développement industriel, économique et financier, transformation de Paris par le baron Haussmann, création des Grands Magasins, début des expositions universelles, créations des grands parcs et bois parisiens, amélioration de la condition et de la protection ouvrière, développement de l'enseignement, en particulier pour les filles... Des victoires militaires ont donné leur nom à de grandes avenues : Magenta, Sébastopol, Solférino...

Mais sa chute avec la guerre de 1870 et la capitulation de l'Empereur à Sedan, a fait que cette période a été quasiment gommée de notre Histoire.

Comme la Société d'Histoire de Yerres, avec le concours de la Municipalité, vous avait proposé en 2014 « La guerre à Yerres et dans le Val d'Yerres », elle vous présente aujourd'hui « Yerres pendant la guerre de 1870 », à travers les écrits de deux Yerrois : le curé Augustin Félix Beaumont et l'unique conseiller municipal resté présent, Prudent Gaudefroy.

L'équipe municipale remercie le général Bourachot et ses collègues pour ce récit captivant qui nous raconte comment il y a 150 ans, les Yerroises et les Yerrois ont vécu cette guerre et subi l'occupation des Germains. Il est bon de se souvenir que celle-ci faisait suite à celle de 1815 et précédait celle de 1940...

Cette lecture peut être complétée par une visite au cimetière, vous y découvrirez les tombes de l'abbé Beaumont, de soldats français et allemands.

Fidèlement à vous.

Olivier Clodong

Olivier Clodong

Maire de Yerres

Conseiller départemental de l'Essonne

YERRES PENDANT LA GUERRE DE 1870

La guerre de 1870 n'a pas directement touché toutes les communes françaises : une bonne moitié du territoire national a échappé à la guerre ou à l'occupation qui s'en est suivie. En revanche, Paris ayant été le principal objectif des armées allemandes, Yerres, située à vingt kilomètres de la capitale, a naturellement subi les conséquences du conflit. La ligne d'encerclement fortement fortifiée au-



Figure 1 - Napoléon III.

tour de Paris passait, en effet, à Villeneuve-Saint-Georges, Limeil, Boissy-Saint-Léger. Qui plus est le principal flux logistique de l'armée allemande, venant des environs de La-gny, transitait par au moins deux ponts lancés sur la Seine à Villeneuve-Saint-Georges pour rejoindre Versailles où se trouvaient le quartier général de l'armée assaillante, le roi

Guillaume 1^{er} et Bismarck. Il passait donc le plus souvent dans la grande rue de Yerres, la rue de Paris.

Nous avons deux relations de cette guerre dans notre commune. Une première est due au chanoine Beaumont, curé de Yerres et une seconde à Prudent Gaudefroy, seul conseiller municipal avec un autre élu à être resté à Yerres. Il a dû dans le cadre de ses fonctions répondre à la fin de la guerre aux demandes des autorités et rendre compte de ses activités au conseil municipal

de Yerres. Leurs relations couvrent un espace-temps d'un an allant du 15 septembre 1870, date de l'arrivée des Prussiens, au 15 septembre 1871, date de leur départ. Nous allons vivre cette période difficile au travers de leurs écrits.



Figure 2 - Bismarck dans les années 1880.

QUI SONT NOS NARRATEURS ?

Prudent Gaudefroy

Prudent Salve¹ Gaudefroy est né à Corbeil le 16 frimaire an 11 (7 décembre 1802). Il a donc 68 ans en 1870, ce qui est un âge avancé pour l'époque. Son nom apparaît pour la première fois à Yerres sur le recensement de 1856 avec celui de son épouse Louise Eugénie Bouquet née à Paris le 13 octobre 1806 ; il habite alors au 2 rue de (sic) Cambrelang ainsi qu'une domestique Clémentine Joséphine Boiteux. En 1861, les époux Gaudefroy sont présents à la même adresse avec cette fois un petit-neveu Gaston Prudent Michon. En 1866, ils ont déménagé et habitent une maison 4 rue de Villeneuve, aujourd'hui rue Pierre Guilbert. Au recensement de 1881, il est toujours présent à la même adresse, mais son épouse est décédée le 4 mai 1880. Une jeune fille, Marie Modestine Mouchard, 16 ans, qui habite au même endroit, lui sert alors de domestique et de cuisinière. Il est décédé, et son décès déclaré, à Yerres le 29 décembre 1882. La concession perpétuelle où il a été inhumé ainsi que son épouse a été reprise en 2003.

Il exerce en 1870 (ou a exercé ?) la profession d'employé de commerce, les registres du recensement lui donnant également à la rubrique profession celle de rentier ou de propriétaire. Notons enfin que P. Gaudefroy est républicain, qui plus est, comme l'écrit peut-être un peu rapidement le curé Beaumont qui ne l'aime pas, « libre penseur » et « socialiste » ! Les dernières années du Second Empire ont vu une renaissance républicaine, notamment à Paris où, à chaque élection au

Corps législatif, le parti républicain augmente le nombre de ses députés. P. Gaudefroy semble bien être un représentant de cet électorat.

Notons que du fait de son état, il a également fait fonction d'officier d'état civil ; son nom apparaît pour la première fois sur les registres le 9 septembre 1870 et pour la dernière le 16 mai 1871.

Le premier de ses rapports a été rédigé le 14 avril 1871. Il porte le nom de : « Rapport soumis par Prudent Gaudefroy aux membres du conseil municipal d'Yerres sur sa gestion depuis le 8 septembre 1870 époque à laquelle il a commencé l'exercice des fonctions de maire en l'absence de celui-ci et de son adjoint »². Le second³ a été demandé par le préfet et il est formaté pour répondre aux questions de l'administration ainsi que le déclare le préfet de Seine-et-Oise Augustin Cochin *...j'ai chargé Monsieur l'archiviste de préparer pour l'Annuaire de 1872, les récits des principaux événements qui se sont produits dans le département de Seine-et-Oise pendant la guerre [...] J'ai l'honneur de vous envoyer le cadre d'un tableau que je vous prie de certifier après l'avoir rempli. Vous voudrez bien me le renvoyer dans le plus bref délai possible [...].* Datées du 10 janvier 1872, les réponses aux questions ont été rédigées par Gaudefroy.

Les deux documents se recoupent partiellement, le premier étant nettement plus copieux que le second.

2. Titre du rapport de la main de Prudent Gaudefroy.

3. Beaumont l'a également succinctement rempli, le préfet ayant fait la même demande aux ecclésiastiques.

Le curé Augustin Félix Beaumont

Il est né le 3 avril 1817 à Etampes et a été ordonné prêtre en 1844. En 1854, il est curé de Villecresnes et, en 1864, il devient curé titulaire de la paroisse d'Yerres remplaçant son oncle décédé. En 1872, il devient chanoine de la cathédrale Saint Louis à Versailles où il décédera en 1882. Il avait demandé au conseil municipal d'Yerres d'être enterré dans la commune, ce qui lui avait été accor-

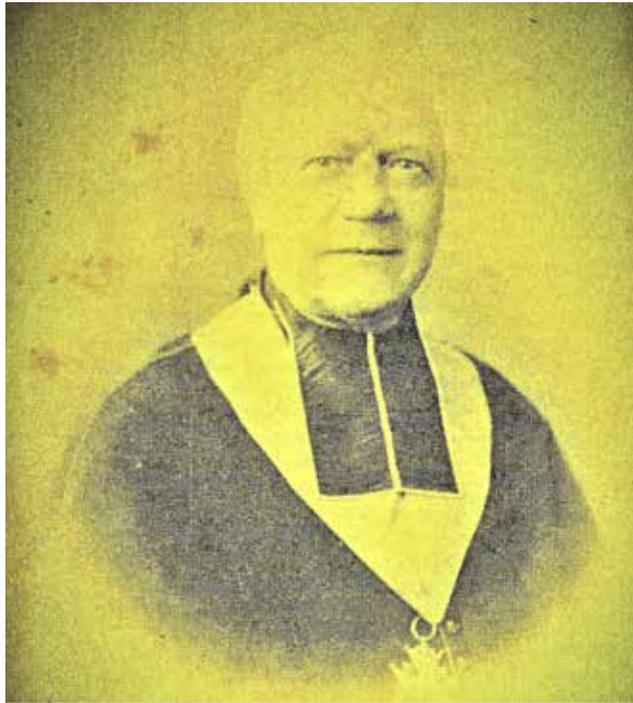


Figure 3 - Le curé Beaumont.

dé et il repose près de son oncle dans le cimetière de la ville⁴. Le chanoine Beaumont semble avoir eu un caractère bien trempé, ce qui transparaît dans son récit. « Sous une forme un peu rude, il cachait un cœur d'or » écrit le rédacteur d'une notice nécrologique du diocèse de Versailles. Nous verrons que le curé Beaumont, certainement monarchiste de cœur, avait des idées bien arrêtées sur la Révolution et qu'il rompra quelques lances (manuscrites) avec Prudent Gaudetroy. Le 24 janvier 1871 (trois jours après la date anniversaire de l'exécution de Louis XVI), il écrira dans son journal : *Jour néfaste*.

4. On peut voir dans la chapelle de gauche de l'église St Honest un vitrail représentant le « Bon Pasteur » avec une légende en latin signifiant « en mémoire de son oncle à son neveu a fait poser ces vitraux » (précision M. Patron).

De ce jour mauvais datent depuis 78 ans tous les malheurs de la France.

Il a tenu son journal pendant toute l'occupation allemande. Plus fourni au début de la période qu'à la fin, il précise de nombreux points sur la vie à Yerres. Il n'est pas avéré que la version que nous possédons soit l'originale ; en tout cas il y a certainement ajouté un certain nombre de détails a posteriori, peut-être lors d'une transcription au net. Le document est écrit tantôt à la première personne, tantôt à la troisième ce qui pourrait laisser supposer la rédaction par un tiers. Cela ne semble cependant pas être le cas. Le curé avait une servante Aglaé et un très gros chien Dragon, qui lui servira à mettre en fuite les Allemands trop audacieux.

À noter que dans ce qui suit nous respecterons le style et l'orthographe de nos auteurs.

Le village

Yerres, en 1870, est un village moyen d'Île-de-France de 1526 habitants au recensement de 1866, dernier recensement avant la guerre, qui fait partie du canton de Boissy-Saint-Léger. La population est essentiellement agricole mais prévaut une agriculture de subsistance. Il existe cependant une filature de laine à Yerres, propriété de M. Blazy, installée dans les bâtiments de l'Abbaye. Elle emploie une soixantaine de personnes (29 hommes, 26 femmes en 1866). Une curiosité : le nombre d'habitants du recensement précédent de 1861 est de 1288, soit 238 habitants de moins qu'en 1866. La différence est essentiellement due au nombre d'habitants classé sans

profession : 241 en 1861 mais 472 en 1866 avec 291 femmes pour 181 hommes ! Aucune explication n'est donnée sur les raisons de cet écart. On constate seulement une forte hausse du nombre de rentiers de sexe féminin !

Comme partout dans la France de cette époque, la maladie fait des ravages, surtout chez les plus jeunes ; ainsi, en 1868, sur trente-six décès survenus dans l'année, quinze ont frappé des enfants, garçons et filles, de moins de dix ans, la majorité d'entre eux ayant moins de deux ans. En année, « normale » le nombre total des naissances équilibre à peine celui des décès. La lecture des actes d'état civil, avant et après la Révolution, montre l'extrême précarité sanitaire de nos aïeux ; la mort est leur quotidien. Il faudra attendre la fin du 19^e siècle pour voir l'espérance de vie commencer à croître.

Le village compte de nombreux artisans : huit maçons, six menuisiers, deux serruriers, deux tonneliers, deux peintres, etc. mais encore deux bouchers, un pâtissier, deux boulangers, dix-neuf couturières, deux cafés, quatre restaurants, un coiffeur, trois blanchisseurs, deux meuniers qui utilisent pour moudre le blé deux moulins, le moulin de l'Abbaye et le moulin d'Yerres situés à quelques centaines de mètres l'un de l'autre.

Sur le territoire de la commune, on trouve deux grandes exploitations agricoles affermées par leurs propriétaires, mais le village n'est pas un terroir agricole. On n'y compte que trente-quatre vaches mais trois cent cinquante-cinq moutons ! On relève cependant une petite centaine de journaliers agricoles (hommes et femmes) et une centaine de jardiniers souvent employés dans les grandes propriétés. L'agriculture, tous effectifs confondus au sens du recensement (hommes et

femmes), occupe plus de cinq cents personnes. Paradoxalement, les vigneronnes ne sont pas décomptés à part, or, étant nombreux à Yerres, il est probable qu'ils sont inclus dans les cinq cents et, notamment, dans les journaliers.

Les registres d'état civil nous renseignent sur le degré d'instruction de la population yerroise. Peu de déclarations « ne savent ni lire, ni écrire » mais beaucoup de calligraphies maldroites montrent une pratique de l'écriture, au moins, hésitante. Certains déclarent savoir signer ce qui sous-entend qu'ils ne peuvent pas faire plus !

Sans être à proprement parler une villégiature, Yerres compte depuis de nombreuses années de grandes propriétés appartenant à des bourgeois parisiens qui viennent dans leurs campagnes d'autant plus facilement que le village est relié dorénavant à Paris par le chemin de fer depuis les années 1850. Certes, il n'existe pas de gare à Yerres, mais les transferts se font en voiture à cheval depuis Montgeron (surtout) et Brunoy. À côté de ces propriétés, se trouvent les maisons de village essentiellement bâties sur l'axe est-ouest constitué par la rue principale, la rue de Paris, où se situent les principaux commerces. D'autres quartiers, un peu plus éloignés ; « la montagne⁵ », l'Abbaye, les Camaldules, La Grange, etc. constituent des hameaux appelés « écarts ». Le cœur de ville est matérialisé par la place du Taillis sur la périphérie de laquelle se trouvent les écoles, l'église et la mairie et, au centre de la place, la fontaine. Pas très loin, le pont sur l'Yerres constitue le seul point de passage pour accéder à la rive gauche de la rivière. L'ouvrage délabré a subi des réparations en 1869 et lors de l'invasion, le passage reste encore difficile.

5. Anciennement aussi appelé « la Normandie », ce quartier occupe le haut de la rue de La Grange.

Le début de la guerre

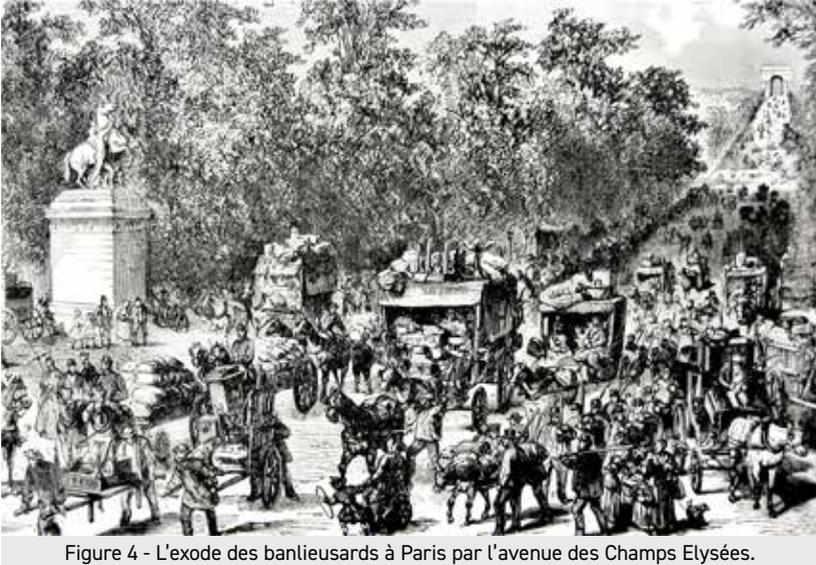


Figure 4 - L'exode des banlieusards à Paris par l'avenue des Champs Elysées.

La guerre est déclarée par la France à la confédération de l'Allemagne du Nord le 19 juillet 1870 ; la Prusse y jouera le premier rôle. Rapidement les déboires s'accroissent et les armées allemandes progressent de victoire en victoire vers Paris. Voici les événements tels que les décrit le curé :

C'est le dimanche 7 août pendant l'élection du conseil municipal que l'on apprend la défaite de Mac-Mahon à Reichshoffen. Paris en état de siège. Convocation des Chambres. On est frappé d'épouvante. Après quelques jours mêlés de crainte et d'espérance, la frayeur l'a emporté : le 24 tous les bourgeois sont pris de peur et s'en vont à Paris, même le maire M. le baron Gourgaud, M.M. Caillebotte, Raingo, Payen, Person membres du conseil municipal... Les paysans murmurent, ils

espèrent encore que les Prussiens ne viendront pas mais ils commencent aussi à trembler en voyant toutes les familles riches se sauver. Les jours suivants, c'est un sauve-qui-peut général. On ne peut plus avoir de place au chemin de fer, il faut y faire queue pendant quatre à cinq heures pour partir, c'est à étouffer dans les salles d'attente - quelle cohue ! quelle confusion ! quel pêle-mêle ! Il y a des montagnes de bagages. Il passe à chaque instant des convois de provisions, de bêtes, de matériel pour Paris. Les campagnes au sud d'Yerres se sont ébranlées, les longues files de déménagement sur Paris deviennent plus longues et plus nombreuses, c'est comme un grand fleuve qui coule de la campagne vers la capitale, c'est effrayant. Les gens d'Yerres n'y tiennent plus, ils partent aussi et vont se réfugier à Paris avec les animaux domestiques, des provisions et ce qu'ils peuvent emporter de leur mobilier. Le temps est superbe, un soleil radieux éclaire nos tristesses. Tous les jours nouveaux départs.



Figure 5 - Le baron Napoléon Gourgaud, maire de Yerres en 1870.

Ce que nous raconte le prêtre est la réalité de toute l'Île-de-France. Tous les habitants, qui en ont les moyens, quittent leur village et s'enfuient à Paris, édiles communaux y compris et souvent les premiers⁶ ! Le conseil municipal d'Yerres, qui venait d'être élu, soit 16 élus, quitte le village à l'exclusion de Prudent Gaudefroy et du meunier Chaudé (seuls élus res-

6. Paris, fortifiée d'une double enceinte, apparaît comme un refuge imprenable, ce qui n'a pas empêché d'autres franciliens de se réfugier en province. Les gares parisiennes sont prises d'assaut pour la première fois de leur histoire.

tant) en compagnie du garde champêtre Degarne. Le baron Gourgaud, maire⁷ de Yerres, met un peu plus de distance entre lui et les Allemands en quittant la France pour l'Angleterre. C'est ce que nous dit le curé : *...à Yerres la panique est à son comble. M. Thomas, l'adjoint, se sauve aussi à Paris, il refuse de remplir les fonctions de maire dans un pareil moment ; M. Gourgaud est parti aussi avec sa famille pour l'Angleterre...* Il semble bien, en effet, avoir régné à Yerres un vent de panique, à tel point que le registre du conseil municipal porte en date du 25 août 1870 la réunion d'une séance extraordinaire du conseil nouvellement élu (1870)... qu'aucune relation n'y figure et que la séance n'a jamais été close comme l'exige la bonne règle !!! La séance suivante sera datée du 14 mai 1871.

Restent les pauvres qui n'ont aucun lieu de repli et parmi eux des femmes et des enfants. Gaudefroy parle *d'une petite partie de la population dont les 2/3 étaient des femmes et des enfants*. Combien reste-t-il d'habitants à Yerres ? Voilà une réponse *...Il y avait il y a un mois 2400 âmes à Yerres, aujourd'hui il n'y en a pas cent. Depuis l'Abbaye jusqu'à la Létumière, dans la rue principale, il est resté cinq hommes. Dans la montagne, il est resté plus de monde. Heureusement que Degarne, le garde champêtre s'est installé à la Mairie avec M. Gaudefroy, sans cela il n'y aurait que M. le Curé dans le quartier de l'Eglise et de la Mairie. L'Instituteur aussi a déserté son poste de secrétaire...* Le curé force le trait, il n'y avait certainement pas 2400 personnes à Yerres en août 1870 bien que la période de vacances ait pu inciter les Parisiens à rejoindre leur lieu de villégiature.

On peut avoir une indication plus précise ; en effet, Gaudefroy, dans sa narration, expliquera qu'il lui faut chaque jour *500 livres de farine pour l'alimentation des habitants (sic)*. On sait que la consommation moyenne d'un Français en 1870 était de l'ordre d'un peu moins d'un kilo de pain par jour. Il restait donc à Yerres entre 200 et 300 habitants, chiffre qui a pu évoluer au cours du temps. *Sur une population de 1550 habitants environ, plus de 1350 ont émigré*, écrit-il au préfet, ce qui paraît plus exact. On remarque, d'ailleurs, que du 1^{er} septembre au 31 décembre 1870, on n'enregistre à Yerres que trois décès et une naissance, signe d'une population très réduite.

Prudent Gaudefroy n'émet pas de commentaires sur le départ de ses administrés et, surtout, il ne nous dit pas précisément pourquoi lui est resté : volonté personnelle de remplir ses devoirs d'édile municipal ou raison plus terre à terre qu'il ne nous fait pas partager, par exemple crainte pour ses biens ? Voilà ce qu'il explique... *car je m'étais trouvé à la tête de la municipalité qu'à l'improviste ayant appris que le secrétaire se proposait de partir en laissant les clés de la mairie au garde champêtre, je descendis le sommer de ne remettre ces clés qu'à un conseiller municipal disposé que j'étais à m'en charger si d'autres ne restaient pas dans la commune, ne trouvant nullement légal, ni même convenable de livrer ces clés au garde champêtre dès l'instant qu'un représentant de l'autorité municipale se trouvait sur les lieux...*

Il portera alors l'écharpe tricolore pour faire reconnaître autour de lui, et d'abord aux Allemands, qu'il fait fonction de maire. Cela n'a pas l'heur de plaire au curé qui écrit *...Quelle vanité satisfaite en cet homme ! Il prête à rire même aux*

Prussiens avec sa ceinture tricolore autour des reins on se demande s'il la quitte la nuit... Premier « coup de patte » de Beaumont, mais, que l'on se rassure, les deux hommes collaboreront face aux Allemands quand le besoin s'en fera sentir !

À remarquer que la fuite commence tôt, le 24 août, alors que les Prussiens sont encore loin. M. Thomas, l'adjoint, fuira à Paris et semble avoir établi, sinon une annexe, au moins un point de rencontre pour les Yerrois exilés. Tous les villages dans la périphérie de Paris ont connu le même exode et les maires ont recréé à Paris des semblants de conseils municipaux (on en comptera cent treize officiellement répertoriés et Yerres ne figure pas dans la liste). Les élus essaieront de justifier leur conduite en arguant que puisque leurs administrés étaient à Paris, il fallait bien qu'ils les rejoignent. Il fallait y penser⁸ !

En fait, la fuite à Paris s'accéléra à partir du 4 septembre, après la défaite de Sedan et la proclamation de la République accompagnée de l'établissement d'un Gouvernement de la Défense Nationale. Gambetta, ministre de l'Intérieur, incitera alors les Franciliens à se réfugier dans Paris avec « le bétail et les provisions ». Le blocus de Paris fera des victimes parmi les expatriés ; 40 Yerrois décéderont à Paris de maladie (de petite vérole nous dit Beaumont, c'est-à-dire de la variole) pendant le siège et il est probable qu'il aurait mieux valu rester à Yerres où les conditions d'existence, bien que difficiles, n'ont en rien été comparables.

8. Ou illustration du vieil adage : je suis leur chef donc je les suis. Pour être exhaustif, ajoutons que les riches Yerrois réfugiés à Paris se sont cotisés pour aider leurs concitoyens dans le besoin (J O du 24/12/1870).

L'arrivée des Allemands

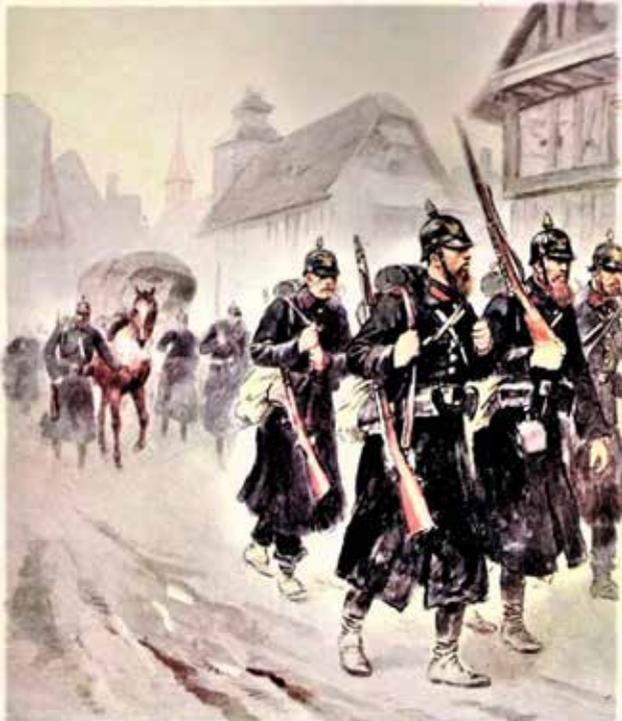


Figure 6 - Soldats prussiens.

Voilà comment le curé rapporte l'événement à la date du 15 septembre 1870 ...*Tout à coup un bruit de piétinement de chevaux se fait entendre. C'est une troupe d'éclaireurs ! Le chef de cette cavalerie trouvant la petite montagne dépavée, ordonne de remettre les pavés en place, ou sinon on brûlera les maisons voisines. Voilà le pauvre curé chef d'atelier de pavage : tout le monde y met la main, hommes et femmes.*

Les cavaliers repassent sur le soir retournant vers leur armée. Ils sont en plus grand nombre, ils auront fait jonction avec d'autres à Villeneuve. Ils nous annoncent un passage de troupes pour demain. Il faut se résigner à voir arriver l'armée. Que Dieu nous soit en aide. Le lendemain, 16 septembre, le flot des troupes continue... De la cavalerie et de l'artillerie arrivent du côté de Brunoy sans autre bruit que celui du piaffement des chevaux et du retentissement des canons et des caissons sur le pavé. Ils sont bien deux ou trois mille. Ils

allaient bombarder le chemin de fer d'Orléans et la gare de Juvisy. Un chef appelle poliment M. le Curé (ils paraissent très polis) et lui dit de faire revenir les habitants sans quoi les soldats démoliront (sic) les maisons des absents. Je n'ose lui répondre que c'est impossible, qu'ils sont presque tous réfugiés à Paris. Il dit que les habitants ont eu peur des Prussiens et se sont sauvés de tous côtés, qu'il n'a aucun moyen de communiquer avec eux...

Le dépavage de la petite montagne évoqué ci-dessus est celui du bas de l'actuelle rue Raymond Poincaré devant l'abbaye. Il avait été effectué quelques jours plus tôt sur ordre du préfet pour gêner (??) les Allemands. Le départ des habitants aura, en effet, pour conséquence la mise à sac et le pillage consciencieux des habitations vides et leur occupation par une troupe à qui on a donné toute latitude de le faire. L'hiver venu, pour se chauffer, les Allemands brûleront le bois des portes, fenêtres, parquets, etc. Gaudefroy organisera également des coupes de bois dans la forêt de La Grange avec, semble-t-il, l'accord des régisseurs de la comtesse du Taillis. Le 17, nouveaux passages en nombre ...*À midi le défilé des troupes commence ; pendant trois heures la rue d'Yerres c'est un fleuve qui charrie des hommes. D'abord leur formidable cavalerie puis l'Infanterie, les canons, les caissons, des bateaux montés sur des voitures, on en compte une trentaine (c'était bien la peine de faire sauter le pont), des voitures de toute sorte comme en traîne une armée à sa suite, un immense troupeau de vaches volées, conduit par des hommes portant sur le bras la croix de Genève. Ils ont ordonné de placer des baquets pleins d'eau auprès de la fontaine, auprès des puits et des femmes donnent avec des seaux et autres vases*

à boire aux soldats altérés par la chaleur du soleil et la poussière. Ils boivent sans rompre les rangs.



Figure 7 - Pont suspendu de Villeneuve-Saint-Georges détruit.

Le pont détruit est celui de Villeneuve-Saint-Georges. Il l'a été par un officier du génie français le 13 septembre : le curé note le bruit de l'explosion et ajoute que *...la Seine... en ce moment a presque plus d'eau...* Les bateaux qu'il voit passer serviront effectivement à lancer un pont sur la Seine. L'ouvrage, commencé le 17 vers 13h, pourra être emprunté le même jour par



Figure 8 - Un pont jeté sur la Seine par l'armée allemande à Ablon, près de Villeneuve-Saint-Georges. La rive en face est la rive gauche du fleuve qui coule donc de gauche à droite.

la cavalerie allemande vers 17h et c'est pour cela que le curé s'exclame, peut-être pas sans raison ...*c'était bien la peine de faire sauter le pont...*

Et, à partir du 15 septembre Paris est bloqué et les communications avec la capitale interrompues. Cependant, P. Gaudefroy écrit pour le mois d'octobre 1870 ...*nous pouvions communiquer avec Paris...* On aurait aimé qu'il nous en dise un peu plus ! Suivant l'historiographie, Paris n'a pu correspondre⁹ avec la province que par ballon ou par pigeon, les câbles télégraphiques immergés dans la Seine ayant été coupés par les Allemands dès le début de l'investissement.

Les opérations militaires

Après la capitulation de Metz (le 27 octobre 1870), toute une armée allemande a contourné Paris par le sud-est et s'est di-

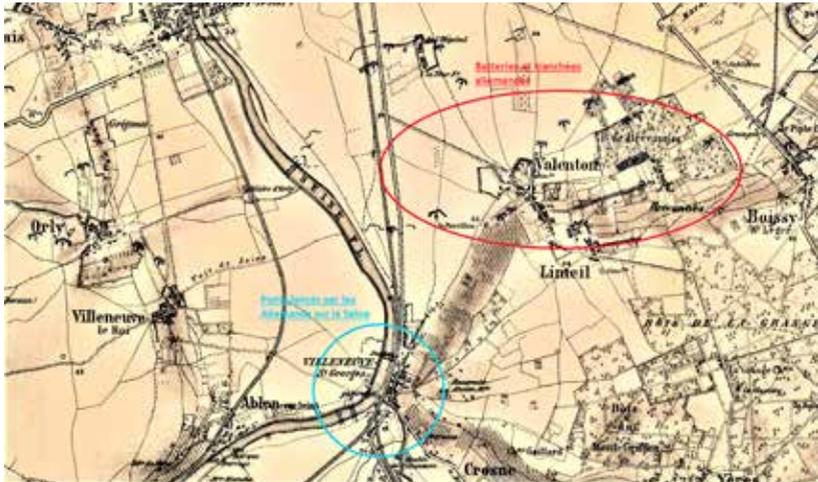


Figure 9 - Représentations des organisations allemandes sur une carte provenant de l'état-major allemand : artillerie et tranchées dans le cercle rouge, ponts sur la Seine dans le cercle bleu.

9. D'autres moyens ont été utilisés ainsi les « boules de moulins », boules creuses flottant entre deux eaux, jetées dans la Seine et recueillies en aval de Paris avec le courrier qu'elles transportent.

rigée vers la région d'Orléans où Gambetta essaye de lever d'autres armées pour rompre la blocus de Paris.

Il n'y a pas eu de combat à Yerres, mais les habitants sont accoutumés au bruit des canons. Voici ce que le curé note le 30 novembre ...*Ce matin grondent et le canon et la fusillade au-delà du bois de la Grange. On dirait à Boissy ou à Valenton. Feu incessant, il me semble que le bruit du canon se rapproche, la bataille avance vers nous. Effrayé je laisse là mon déjeuner et m'élançe dans mon jardin pour mieux juger. Le canon me paraît s'avancer rapidement vers Yerres, on le dirait dans la plaine de Crosnes. Les vitres retentissent. Nous allons nous trouver, si cela continue, dans la bataille. Les Prussiens nous disent qu'ils bombardent les forts. C'était le combat de Champigny. La canonnade a duré depuis minuit jusqu'à six heures du soir...* C'est effectivement la bataille de Champigny : le 30 novembre, les armées parisiennes sous les ordres du général Ducrot ont essayé de rompre l'encerclement et de faire leur jonction avec la nouvelle armée de la Loire venant d'Orléans. Le 2 décembre, Ducrot renonce et les Français rentrent dans Paris.

Les troupes qui encerclent la capitale sont très proches de Yerres, la ligne d'investissement passe par le nord de Villeneuve-Saint-Georges, se poursuit vers Limeil et Boissy-Saint-Léger. Les Allemands ont construit une série de batteries de canons et installé des positions de défense pour abriter les soldats à Créteil (Mont-Mesly), Bonneuil, Valenton, etc.

Gaudefroy, qui a un peu de difficultés à distinguer les unités allemandes, décrit ainsi les troupes qui ont traversé Yerres

ou qui l'ont occupé. En suivant son récit, on se rend compte que toutes les troupes de la Confédération - Prussiens, Wurtembergeois, Poméraniens, Silésiens, Bavaois, etc. - sont passées à Yerres en plus ou moins grand nombre.

...Le plus grand nombre qui ait occupé à la fois après le passage des hussards de la mort du 15 7^{bre} 10 1870, ce sont cinq à 6000 hommes du 10^e régiment de Silésie, les premiers qui ont envahi, brisé portes et fenêtres pour entrer et piller dans les maisons, il y avait artillerie, cavalerie et infanterie.

Puis est venu le 11^e régiment. Ensuite la 17^e division, c'est elle qui a séjourné le plus longtemps à l'exception des Bavaois.

Un corps d'Uhlans, major von Derschau commandant de place.

3 escadrons du roi de Wurtemberg

Le 54^e de Poméranie, général Hartmann, major von Bagensky commandant de place

Le 9^e régiment général (un mot illisible) von Bergheim, capitaine Petersen commandant de place puis retour du 54^e de Poméranie parti le 2 janvier 1871 et remplacé le 3 par le 2^e régiment de la 1^e division du 1^e corps de l'armée bavaoise général Dietl, colonel Smidt commandant de place.

Plusieurs mutations eurent lieu, le chef qui succéda fut le général Von der Thann, le commandant qui vint après le colonel Smidt fut le colonel G Ysemburg puis d'autres dont je n'ai pas souvenir.



Figure 11
Le général bavarois von der Tann.

Je dois ajouter que malgré l'occupation il arrivait journellement des détachements de passage et de jour comme de nuit des convois de prolonge et de chariots faisant le service de Ville d'Avray à Lagny (tête du chemin de fer de l'Est) et retour. il fallait alors trouver à loger 400, 500, 600 chevaux et plus avec les conducteurs et l'escorte et nous étions à cette époque d'hiver assiégés comme Paris, enveloppés des hommes armés au lieu de murailles, par conséquent quel sommeil !...

Mais ce sont effectivement les Bavarois qui sont restés le plus longtemps. Toute la partie sud-est de la ligne d'investissement est tenue par le 1^{er} corps d'armée d'infanterie bavarois, commandé par le général Von der Tann et plus particulièrement à Yerres par la 1^{ère} division d'infanterie bavaroise. Le PC du corps d'armée se trouve au château de Grosbois réquisitionné par les Allemands.

Cette interruption des communications ferroviaires fait suite à la destruction par le génie français du tunnel de Nanteuil sur la voie Metz-Paris. C'est un

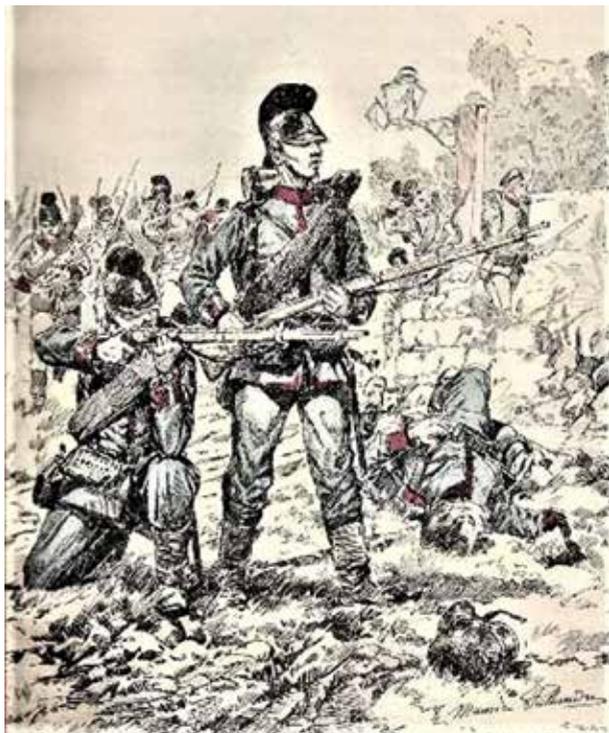


Figure 10 - Fantassins bavarois avec leur casque où se trouve suivant Beaumont une « chenille » qui les fait reconnaître.

gros problème pour les Allemands qui ont des difficultés à assurer leur logistique jusqu'à Versailles, siège du grand état-major du général von Moltke et résidence du roi de Prusse Guillaume 1^{er} . Pour pallier les difficultés, ils ont réquisitionné les voitures des paysans : voici ce que note l'abbé Beaumont ...*Défilé de chariots puis un convoi qui a bien quatre kilomètres de long composé de voitures de paysans mises en réquisition. Un homme de Leuville me reconnaît et m'aborde. Où allez-vous lui dis-je ? On ne sait pas, on a mis en réquisition toutes les voitures depuis Longjumeau jusqu'auprès d'Etampes. Ils vont sans doute ces malheureux à Nogent l'Artaud tête des chemins de fer de l'est chercher des munitions pour tuer nos Français de l'armée de la Loire...*

Ces convois passent la Seine sur deux ponts de circonstance mis en sens unique à Villeneuve-Saint-Georges, puis se dirigent vers Versailles¹¹. C'est par cette voie que passeront tous les gros canons de siège avec leurs munitions qui tireront sur le sud de Paris à partir du début de janvier 1871. Ils retournent ensuite au terminal du chemin de fer ; il y a donc un double flux de voitures qui traverse Yerres.

Yerres n'est pas un village du front mais son voisinage entraîne de multiples inconvénients et, notamment, le passage de troupes qui, soit relèvent celles en place, soit se dirigent vers la Loire. Cette proximité du front a aussi pour conséquence le passage de prisonniers et l'accueil de blessés, quelques-uns français ; ainsi le 17 décembre, après avoir signalé le passage de prisonniers¹², l'abbé Beaumont écrit... *J'enterre un pauvre soldat français de l'ambulance de la Grange, un blessé de Champigny. Je suis allé les voir tous ces malheureux blessés*

11. Corbeil, plus au sud, est également un point de passage important.

12. Probablement capturés à la bataille de Champigny.

français, il y en a 25 à La Grange. Un capitaine corse m'a paru bien découragé, il a un grand mépris pour notre armée, pour ceux qui la dirigent depuis quelques années et pour Napoléon III. Il y a d'autres ambulances nous en reparlerons.

D'autres combats vont avoir lieu mais au nord (au Bourget) et à l'ouest (à Buzenval) de Paris, trop loin pour que les Yerrois les entendent. Ils cesseront après la signature d'un armistice le 28 janvier 1871. Commence alors l'occupation et Beaumont en est averti par l'ennemi le 29 janvier ...*Dès le grand matin, le tambour se fait entendre. Grand bruit d'hommes qui vont et viennent. Où vont les Bavaois ? Le bruit s'accrédite de la capitulation de Paris. Toutes sortes de bruits circulent. Le 1^{er} aumônier bavarois, M. Meyer m'assure que Paris a capitulé. Les soldats crient « Paris Capout ». Ce doit être vrai... C'était vrai !*

Aucun Yerrois ne semble avoir combattu, soit à Paris, soit ailleurs, et Gaudefroy répond à une question posée par le préfet : *...les habitants n'ont pris aucune part à la défense nationale*¹³ à Yerres... Cependant, on trouve dans le registre des décès de l'année 1871 la mention de la mort de la variole d'Auguste Audebine, né à Yerres, garde mobile de Seine-et-Oise, entré à l'hôpital de Bicêtre le 9 décembre et décédé le 16 décembre 1870.

Les exactions

Toutes les armées en campagne avaient à l'époque la fâcheuse habitude de vivre sur le pays qu'elles traversaient. Les Allemands n'ont pas dérogé à la règle en exigeant le gîte

13. Il y avait une garde mobile sédentaire à Yerres, force plus de police que militaire. Gaudefroy nous dit qu'elle était armée de sept à huit fusils qui ont été brûlés à l'arrivée des Allemands. Elle assurait également le service d'incendie.

et le couvert des populations, toujours sous prétexte de réquisitions, mot magique qui recouvre souvent les exactions de toute nature qui ne seront jamais ou, au mieux, mal indemnisées.



Figure 12 - Les exactions à Choisy-le-Roi.

L'abandon de leurs demeures par les Franciliens a grandement facilité la mise à sac des habitations, y compris quelques fois des bâtiments publics. Mais il se plaint tout au long de son journal de l'attitude des Allemands, ainsi, au début de sa narration, il écrit *...Quel réveil ce matin ! Toutes les rues sont jonchées de bouteilles vides et brisées : dans l'intérieur des maisons c'est partout identiquement le même désordre. Papiers, linges, effets, ustensiles, tout est éparpillé pêle-mêle, les tiroirs des meubles vides sont jetés çà et là...Peuple pillard et voleur¹⁴ !...* Les Bavarois, qui ont occupé Yerres plus que les autres armées, semblent avoir été plus destructeurs

que leurs homologues allemands d'autres nationalités, ainsi Prudent Gaudet écrit dans son rapport au Préfet : *...la plupart des propriétés habitées ou non ont été dévastées principalement depuis l'occupation, des Bavares lesquels, non pas qu'ils soient plus méchants que les Prussiens sont plus disposés à briser et à détruire...* mais il rajoute *...je n'entends parler que des soldats car, en général, à quelques exceptions près les officiers allemands étaient des hommes bien élevés...* C'est une remarque générale ; à part quelques exceptions les officiers allemands sont jugés « corrects ».

Beaumont, qui a réussi à conserver son presbytère intact, se console en voyant le sort réservé aux autres prêtres du voisinage, notamment celui de Crosne *...Le curé¹⁵ de Crosnes, un pauvre vieillard, qui est dans cette paroisse depuis 1832 a été pillé et saccagé...Les soldats coupent avec leur sabre les*



Figure 13 - Soldats français pendant l'hiver 1870-1871.



Figure 14 - Allemands en maraude à la recherche de bois à Choisy-le-Roi.

panneaux de la porte de la chambre du bon curé, brisent son secrétaire forcent la commode et les armoires... Ils lui ont tout volé, il ne lui reste plus de linge que la chemise qu'il a sur le dos... ; ce sont de vrais sauvages... Les hommes que nous avons en ce moment sont pires que tous ceux que nous avons eus jusqu'ici. Nous voici revenus au temps des Huns, des Vandales et des Normands... et encore ...ces gens avides comme une bande de pillards au milieu de nos ruines, explorent, cherchent avidement ce qu'ils pourraient encore trouver à nous enlever. Pendant trois heures je monte la garde avec mon chien.

La dureté de l'hiver 1870-1871 a aggravé les destructions. Cet hiver-là fut un des plus froids du siècle avec celui de 1871-1872. Beaumont écrit *...La gelée formidable du 9 décembre 1871 a fait beaucoup plus de mal encore. Le thermomètre est*

descendu suivant les endroits de 22 à 25 degrés centigrades...

La troupe, pour se chauffer, ira au plus facile en utilisant comme bois de chauffage meubles, portes, fenêtres et parquets. Le 26 janvier 1871, Beaumont ajoute : *...Toute la journée on entend que le bris de tout ce qui est en bois, meubles, portes, persiennes, parquets, chaises, fauteuils, etc.* Outre la destruction des maisons, des incendies, inévitables, se produisent et Gaudefroy écrit *...quelques incendies partielles se sont déclarés, résultat seul de la manière de se chauffer d'une soldatesque qui n'usait pas seulement mais abusait de tout...* Les écoles, transformées en poste de garde, ont fourni un matériau de choix ; bancs, tables, ont été brûlés, mais là encore, le curé Beaumont réussira à préserver les boiseries de son église et de son presbytère. À côté de ces procédés peu orthodoxes, on pille bien sûr les dépôts (les chantiers dans l'appellation de l'époque) des particuliers, on coupe beaucoup, notamment en forêt de La Grange¹⁶. Ainsi Prudent Gaudefroy a *...mis en réquisition des hommes du village pour abattre du bois dans les propriétés du Cte du Taillis auprès du cimetière...* et le curé de laisser supposer que la procédure n'était peut-être pas très claire et que le comte se faisait voler : *...il y en a qui vont faire du bois pour deux ans...* écrit-il. Il semble qu'une partie de ce bois ait été distribuée aux habitants par Prudent Gaudefroy à la mairie. La comtesse présentera la facture à la fin de la guerre.

En fait, un bon tiers de la relation de l'abbé Beaumont est consacrée aux diverses déprédations commises par les armées allemandes.

16. En janvier 1871, on ira couper du bois en forêt de Sénart.

Les relations entre Yerrois et occupants

Ce sont évidemment Beaumont et Gaudefroy qui seront les intermédiaires obligés avec l'occupant. Gaudefroy pour tout ce qui touche à ce qu'on pourrait appeler la vie courante et Beaumont pour des raisons... religieuses

Les Allemands viennent en nombre assister aux offices, lesquels sont célébrés par les aumôniers des unités. Comme les Prussiens, entre autres, sont protestants, il prêtera son église pour y célébrer le culte.

Les fêtes religieuses (Noël par exemple) font l'objet de célébrations où l'assistance est nombreuse et le curé signale un office le 31 décembre 1870 qui l'émeut aux larmes *...J'assiste au salut des catholiques à genoux au pied de l'autel. L'Eglise est pleine, elle n'a jamais vu tant d'hommes recueillis prier à la fois. Je pleure pendant la cérémonie. Je pense à la France. Tant d'hommes qui prient Dieu...Mais hélas, ils sont nos ennemis...et il ajoute, manifestement désabusé : ...il fallait donc cette invasion pour que ma pauvre*



Figure 15 - Allemands devant l'église de Yerres en 1870-1871.

église regorge de chrétiens priant Dieu... Beaumont se plaint souvent de la tiédeur de ses paroissiens et notamment de celle de Prudent Gaudefroy, *le petit csar*, comme il l'appelle.

La proximité avec les aumôniers allemands amène des relations privées, par exemple avec un prêtre polonais¹⁷, l'abbé Mourovietz, aumônier des Poméraniens, relativement faciles. D'autres fois, les relations avec des officiers allemands sont plus tendues, ainsi avec un prussien qui lui jette : *...Eh ! Vous croyez que nous vous aimons...* En fait le prêtre jouera souvent le rôle d'intercesseur entre ses paroissiens et les Allemands.

Gaudefroy écrit au préfet *...les relations avec les différents chefs commandants de place et les autres officiers quoique souvent pénibles n'ont guère donné lieu à des scènes fâcheuse le maire (?) sachant se soumettre aux exigences de la position et ne pas irriter l'ennemi...Il n'empêche qu'un officier allemand ...s'est permis des coups de manche¹⁸ de crosse sur les doigts de Monsieur Prudent Gaudefroy, vieillard presque septuagénaire qui...eût assez de force morale pour ne manifester aucun comportement...*

Il a connu d'autres mésaventures car il a dû obtempérer - et faire obtempérer ses concitoyens - aux ordres de l'autorité allemande. Notamment, il a été chargé de recouvrer les impositions exigées par l'occupant et de faire respecter les diverses interdictions, par exemple, *sous peine d'être fusillé celles de circuler hors des grandes voies de communication* ou celle de faire couper du bois. De plus, il semble y avoir eu un couvre-feu à partir de 19h30. Mais la grande préoccupation de Gaudefroy est d'assurer l'alimentation des Yerrois et son problème

17. La Pologne n'existe pas en tant que nation à cette époque ; elle a été partagée entre la Prusse, la Russie et l'Autriche.

18. Dans une autre relation, il parle de coups de « plats de sabre », ce qui est rapporté par de nombreux témoignages d'habitants d'autres localités.

est la fourniture de pain ; c'est son souci essentiel tel qu'il apparaît plusieurs fois dans ses rapports. Il n'hésite pas à écrire : *...nous étions tellement aux abois à cette époque que nous ignorions si nous aurions encore longtemps à manger.* M. Chaudé, meunier, peut fournir de la farine à condition de lui livrer du blé. Pour cuire le pain, il reste un seul boulanger (en fait un pâtissier du nom de Leblanc, mais réquisitionné en partie par les Allemands), les deux autres, MM. Désiré et Fevelas, sont partis le 14 septembre. Il devra utiliser le petit four du pâtissier pour cuire le pain de la commune *bien que l'exigüité de notre four nous forçant à ne pas laisser le pain lever assez longtemps.* Il doit en permanence disputer aux Allemands le blé dont il a besoin et qui est réquisitionné par l'occupant. Il en trouve cependant à crédit au château de La Grange auprès du comte Du Taillis¹⁹, au moins deux sacs par jour et, un peu plus tard, *inquiet sur notre subsistance pour l'avenir* à Corbeil (les moulins existent et sont la propriété de M. Darblay²⁰ depuis 1853). Ce blé, il ne peut aller le chercher n'ayant plus de voitures et de chevaux pour le transporter ! Finalement Chaudé en trouvera ailleurs (il ne nous dit pas en quel endroit). Notons que les vanes du moulin seront détruites par des soldats et qu'il lui faudra trouver un charpentier pour les réparer !

Autre préoccupation : les pommes de terre que les Allemands semblent avoir également réquisitionnées *...le corps d'armée campé à Montgeron descendait en récolter à tort et à travers.* Enfin dernière pénurie évoquée par Gaudefroy : la bougie et la chandelle elles aussi réquisitionnées par l'occupant ; il réussira à se procurer de la *chandelle de caserne* (?).

19. Il s'agit de ses régisseurs, le comte est à Paris où, malade, il décédera. Il est, en fait vicomte, mais il est habituellement appelé comte.

20. Ce M. Darblay semble avoir été une des rares sources d'approvisionnement de toutes les communes du canton qui le citent fréquemment.

Il semble bien que Yerres ait connu ce qu'on appellera plus tard des « collabos » ; en effet Beaumont rapporte *...à la mairie on nous refuse du bois. Ce n'est pas qu'il en manque, là on se chauffe bien, là on chauffe les gens qui boivent en fête avec l'ennemi. C'est une noce perpétuelle, là la table est toujours ouverte...* et de citer des noms que nous ne rapporterons pas, le curé semblant montrer dans ce domaine un certain manque d'objectivité.

Hôpitaux, ambulances, cimetières

Dans toutes les villes et villages occupés par les Allemands, un nombre important d'hôpitaux ont été installés en réquisitionnant des habitations privées. Gaudefroy écrit : *...ils ont établi au moins 8 lazarets dans les principales maisons et y ont soigné quelques militaires français faits prisonniers* et il ajoute : *...pour meubler les lazarets, plus de 500 matelas ont été fournis ainsi que les objets de literie...* Gaudefroy, lui-même, s'est vu déposséder de matériels de literie. Un



Figure 16 - La maison de M. Feron transformée en lazaret

destiné à l'agrandissement du cimetière deux fosses communes, une pour les protestants le long du bois...l'autre pour les catholiques...Combien d'Allemands ont-ils été enterrés²² à Yerres ?

En fait, 102 soldats allemands et 4 soldats français ont été inhumés²³ dans le cimetière communal. Ces quatre soldats²⁴, morts de maladie ou de leur blessure²⁵ à l'ambulance du château de La Grange sont les dénommés Drevet Alfred, Pirion François, Lorsel Jules et Pétet Xavier. Drevet, décédé le 2 décembre 1870, était sergent, Pirion soldat est décédé le 15 décembre, Lorsel, sergent-major, est décédé le 23 décembre et Pétet, soldat, le 2 février 1871, tous étaient affectés au 115^e de ligne.

Après la guerre, en 1875, les restes provenant des différentes sépultures ont été regroupés dans deux monument funéraires, un pour les Français et un pour les Allemands. Aujourd'hui, ces deux monuments subsistent dans le cimetière communal et sont entretenus par le Souvenir Français. Sur l'Allemand, on a placé une stèle primitivement installée en mémoire de 22 soldats²⁶ (surtout des Bavares) qui sont décédés à Yerres et au château de La Grange.

Le terme ambulance est celui employé par Gaudefroy pour signaler ce qui n'est peut-être qu'une infirmerie. On affichait volontiers une croix rouge²⁷ symbole, comme l'écrit Gaudefroy, de *l'ambulance internationale*. Il semble bien que la population yerroise restante a utilisé cette enseigne pour essayer de préserver ses biens.

22. 180 à Brunoy.

23. Selon les renseignements inscrits dans le texte de la loi du 4 avril 1873 relative aux tombes des militaires morts pendant la guerre de 1870-1871.

24. Leurs actes de décès ont été légalisés le 13 octobre 1872 seulement. Le nom de Pétet ne figure pas sur la plaque scellée sur la tombe et celui de Drevet a été orthographié Drenet.

25. Plus probablement de leur blessure. Ces personnels appartiennent tous au 115^e de ligne qui a combattu à Champigny entre le 30 novembre et le 3 décembre 1870.

26. On peut remarquer que 15 de ces 22 soldats sont décédés en janvier et février 1871, signe d'une épidémie.

27. La Croix-Rouge a été créée en 1864 à Genève par Henry Dunant après la très meurtrière bataille de Solferino. Gaudefroy l'appelle encore croix de Genève.

La fin de la guerre, l'armistice, les élections et la Commune

Le 28 janvier, l'armistice est signé. Le 8 février, élections à une assemblée nationale convoquée à Bordeaux. *Le petit czar nous contraint²⁸ à aller voter à Boissy. Pauvre élection au scrutin de liste. On a fait deux trois listes à Paris, nos gens jetteront dans la boîte celle qui leur tombera sous la main...M. Thiers n'était pas sur les listes, on y a écrit son nom à la plume...Paris avec son entêtement nous a perdu avec ses Jules Favre, ses Gambetta, ses Flourens²⁹.* Et il ajoute quelques jours plus tard



Figure 19 - M. Thiers.



Figure 20 - Barricade à Paris rue de Castiglione pendant la Commune.

28. Le « petit czar » n'y est pour rien ; c'est un décret de l'assemblée qui exige que le vote se tienne au chef-lieu du canton.

29. Jules Favre, républicain était vice-président du Gouvernement de la défense nationale, Gambetta également républicain ministre de l'Intérieur puis chef de la délégation de Tours. Flourens, révolutionnaire, membre de la Commune, fut tué au début d'avril 1871.

...Nouvelles des élections : à Paris elles sont détestables, la province elles sont assez bonnes. L'assemblée de Bordeaux est effectivement plutôt monarchiste de cœur à l'image de celui qui est le grand homme du moment, M. Thiers, qui est pourtant élu Président de la République française. Les élections à Paris ont amené à l'assemblée les représentants du prolétariat parisien qui, au sein de la garde nationale, ont toujours estimé que le Gouvernement de la défense nationale n'avait été pendant le siège ni assez patriote, ni assez social.

Le 18 mars 1871, la foule parisienne exécute les généraux Lecomte et Clément-Thomas, qui, à la tête de leur troupe, essayaient de récupérer des canons entreposés sur la butte Montmartre. Le 26 mars, les élections municipales à Paris portent au pouvoir des représentants qui fondent la Commune de Paris. Une guerre civile commence qui atteindra son paroxysme dans la semaine du 21 au 28 mai 1871, semaine que l'historiographie appellera la semaine sanglante. Gaudefroy n'en parle pas mais le curé Beaumont s'exprime longuement sur cet épisode douloureux.

Le 1^{er} avril 1871, Beaumont va à Paris et voilà ce qu'il y voit *...à l'embarcadère (le nom des gares à l'époque) de Paris j'aperçois les gardes nationaux qui surveillent les arrivants, ils visitent les compartiments, ils ont mauvaise tournure mais ils ne sont pas aussi dégoûtants qu'un bataillon que je rencontre Boulevard du Temple...ils m'ont l'air d'une troupe de bandits* et il ajoute *...ils ne voient pas que Versailles c'est la France et Paris la réunion de toutes les mauvaises passions, de tous les appétits mauvais.* Gaudefroy ne pense certainement pas à l'identité mais nous n'avons pas son opinion sur la situation.

À l'inverse de ce qui s'était passé quelques mois plus tôt, les événements font fuir de Paris ceux qui le peuvent ; une peur chasse l'autre et le curé écrit le 6 avril, jour du Jeudi Saint ...*On se sauve de Paris...la population est doublée. Campagnards, Parisiens, Bavaois sont entassés dans les maisons...Ici, on ne craint pas les réquisitions des communards.* Les hostilités entre l'armée de Versailles, mise sur pied par Thiers, et la Commune vont commencer le 2 avril et, petit à petit, les Versaillais vont investir Paris. Le 21 mai, ils entrent dans la capitale par le Point du Jour. Commence la semaine sanglante qui fera en huit jours plusieurs dizaines de milliers de victimes. Depuis le mont Griffon, on voit distinctement Paris en feu³⁰.



Figure 21 - Carrefour de la rue de Rivoli avec la rue Saint Martin après la Commune.

Le curé écrit *...les 24 et 25 mai ...Tout le monde monte au Griffon pour voir les incendies. Il semble que tout Paris brûle...des explosions terribles se font entendre, c'est infernal.* Pendant cette semaine, les Communeux procèdent à des exécutions d'otages et notamment à celle de M^{gr} Darboy archevêque de Paris or, écrit le curé qui va à son enterrement... *M^{gr} Darboy aimait Yerres. Il y venait tous les ans chez M. l'abbé Joussetin curé de Ste Elisabeth³¹ dont la maison de campagne touche au presbytère.*

L'année 1871

Les Allemands évacueront le territoire français d'ouest en est au rythme du paiement de la très lourde indemnité de guerre de 5 milliards de francs. Verdun sera la dernière grande ville évacuée, seulement en...1873. Yerres, comme presque toute la Seine-et-Oise, sera évacuée en septembre 1871. Quelques événements vont marquer cette année.

Elle sera difficile à Yerres ; par exemple, on va y enregistrer 39 décès, la plupart dans une gamme d'âges allant de 40 ans à quelques mois pour seulement 22 naissances. Il faudra attendre 1880 pour que le village retrouve sa population d'avant conflit. C'est la conséquence des privations endurées pendant le siège et probablement, également, des épidémies qui ont touché toutes les populations. Ce n'est que fin 1872³², et mieux à partir de 1873, que des travaux de réfection seront entrepris et que la vie retrouvera une certaine normalité. Les écoles³³ mettront un peu de temps à rouvrir, Beaumont ayant, cependant, réussi à obtenir des Bavaois, dès janvier, l'ouver-

31. Paroisse parisienne.

32. 12 mariages en 1872 pour 4 en 1871.

33. L'inspecteur des écoles rend compte au préfet que seules 8 écoles sur 24 sont rouvertes dans le canton de Boissy-Saint-Léger.

ture d'une école pour quelques élèves dans le presbytère.

Les Yerrois « émigrés » à Paris vont pouvoir rentrer progressivement chez eux. Le curé écrit à la date du 3 février *...Viennent de Paris visiter ce pauvre Yerres MM. Monnot, Brault, Persan, Emile Caron père et fils, Labarre, Pommier, Blazy, Feron, etc. Constatation par ces messieurs des affreux saccagements de l'armée prussienne. Ils ne trouvent plus dans leurs délicieuses villas et maisons de campagne que des ruines, des débris et de dégoûtantes ordures. Plus grave ...Tous nos pauvres habitants viennent de Paris visiter leurs maisons. Ils ne peuvent même pas s'y installer, les Bavarois les occupent. Il leur faut une autorisation de l'autorité allemande pour rentrer chez eux. Et d'ailleurs où se loger, il ne reste plus rien... et, paradoxe ...nous sommes dans une plus grande disette, tout est enlevé pour Paris. Il accueille, cependant, dans son presbytère des exilés et des visiteurs et il remarque...les Parisiens sont assez heureux de manger du pain blanc. L'armistice est signé mais la paix ne le sera que par le traité de Francfort le 10 mai 1871. Le curé note dans son journal ...Rien de notable à Yerres pendant l'été : quelques querelles de Bavarois et de Français... Expression d'une cohabitation probablement difficile car nécessairement subie ! Il est certain, pourtant, que la pression allemande a beaucoup diminué ainsi que le nombre d'occupants. Lors d'une délibération du conseil municipal en mai 1874, le maire avancera le chiffre de 175 hommes et 37 chevaux ayant séjourné à Yerres pour la période du 12 mars au 30 mai 1871.*

Relatons l'état général du canton après la signature de l'armistice, tel que l'inspecteur des écoles le décrit dans un rap-

port adressé au préfet le 21 mars 1871 :

C'est le cœur navré et les larmes aux yeux que l'on traverse ces villages naguère si florissants maintenant ruinés pour cinquante ans. Des maisons à jour sans porte ni fenêtres, souvent sans toit, les cloisons, les escaliers, les parquets arrachés et brûlés avec les meubles...C'est partout la ruine et la désolation que l'on rencontre.

Prudent Gaudefroy à la peine

Pour Gaudefroy, ce retour des « émigrés » après l'armistice marque le début d'autres difficultés. Il va devoir rendre des comptes à un conseil municipal qui oubliera qu'il avait pris la fuite en le laissant seul face à l'envahisseur dans une situation bien difficile. Tout d'abord, il ne trouve pas auprès de ceux revenus à Yerres une grande assistance, ce qui lui fait écrire *...je prie Messieurs les membres du conseil présents à Yerres de me rendre le service de venir tous les jours à 10h le matin à la mairie m'aider de leur avis...mais, depuis lors je n'ai guère été assisté que par M. Labarre...*

Il poursuit *...Maintenant, messieurs, que je vous ai mentionné autant que ma mémoire et mes notes ont pu m'y aider les diverses péripéties par lesquelles nous avons passé et que grâce à votre retour, l'espèce de dictature dont j'étais investi a cessé, je dois avouer que cette tâche était au-dessus de mes forces...Je dépose tout pouvoir, le solde de ma caisse est à votre disposition...*

Et il ajoute *...Je sais bien et on m'en a donné des preuves que mes actes ont été diversement appréciés mais vous tous*

Messieurs devaient bien vous persuader que j'ai été rarement en situation de faire choix de ma conduite...le séjour ou le passage (de l'ennemi) m'ont astreint à coucher pendant deux mois en caleçon pour être prêt à tout et à toute heure.

Le nouveau conseil de treize membres³⁴ se réunit pour la première fois le 14 mai 1871 et P. Gaudefroy tire les conséquences des reproches qui lui ont été faits en démissionnant.

Que lui reproche-t-on ? Le conseil municipal, réuni en séance extraordinaire le 1^{er} octobre 1871, vote la mention suivante sous le titre de « Gestion de M. Gaudefroy ». *Le conseil après s'être livré à un examen très sérieux de la comptabilité a reconnu que la balance générale était en règle : voulant ensuite apprécier dans le détail chaque chapitre des dépenses, il reconnaît implicitement l'impossibilité de le faire complètement ; toutes fois il s'est rendu compte notamment à propos de la boulangerie qu'il y avait un défaut de contrôle.* On remarquera que l'examen de sa gestion intervient plusieurs mois après sa démission, après que l'occupant a quitté la commune. On sent beaucoup de réticences à accorder un quitus et on le fait du bout des lèvres !

En fait, comme nous le verrons, il n'y a pas que la boulangerie qui présente *un défaut de contrôle*. Pour ce qui est de cette activité, le pâtissier, M. Leblanc, non (ou peu) payé pour la cuisson et la fourniture du pain, a présenté la facture. Le conseil lui octroiera finalement une indemnité de 100 francs par mois pour la période allant du 15 septembre 1870 au 15 mars 1871.

34. Le baron Napoléon Hélène Gourgaud, évidemment bonapartiste, qui ne voit peut-être pas le nouveau régime républicain d'un bon œil, se déclare également démissionnaire. Le nouveau conseil, issu des élections municipales des 30 avril et 7 mai 1871, comprend environ la moitié des membres du précédent d'avant la guerre. Il ne réussira pas à élire son maire lors de sa première réunion et le remplacera par une commission municipale de cinq membres pour gérer, « en attendant », les affaires de la commune. Le maire (M. Person) et l'adjoint (M. Feron) ne seront élus par le conseil complété que le 4 juin 1871. Rappelons que sous l'Empire le maire et l'adjoint étaient nommés par le préfet. Le père du peintre Caillebotte fait partie de ce nouveau conseil.

Mais notre édile, cependant, n'est pas dépourvu d'humour et de répartie ; il conclut son texte destiné aux élus par les quatre vers de La Fontaine.

*Ne faut-il que délibérer
La cour en conseillers foisonne
Est-il besoin d'exécuter
On ne rencontre plus personne*

Enfin, dès le 10 septembre, Beaumont... *fait sonner l'angélus à deux cloches comme au jour de grandes fêtes et arbore en haut du presbytère le drapeau de la France.* Le 15 septembre, le cauchemar s'achève par le départ du dernier Bavarois... *ils sont partis ces soldats sales hypocrites, rapaces et jaloux...l'air paraît plus pur...*



Figure 22 - Caricature parisienne montrant l'armée allemande rentrant à Berlin avec son butin.

Voilà comment le curé salue encore le départ des Allemands
...Ils sont partis ces vainqueurs sans pitié, ils emportent nos
dépouilles et notre or, ils ont détruit et pollué nos maisons, ils
ont brûlé et brisé nos meubles...

L'heure des comptes ³⁵

Outre le pillage, les Allemands revendirent avant leur départ des équipements divers, vêtements, literies, harnachements, etc. dont ils n'avaient plus l'usage. L'occupant est parti mais ses dégâts restent et il faut réparer et reconstruire. C'est d'ailleurs dès l'installation du nouveau conseil en mai 1871 qu'il va falloir s'atteler à régler un certain nombre de problèmes.

Une des premières préoccupations est de prévenir les épidémies. Il y a un grand nettoyage à faire à Yerres comme celui d'enterrer toutes les charognes (animaux morts,

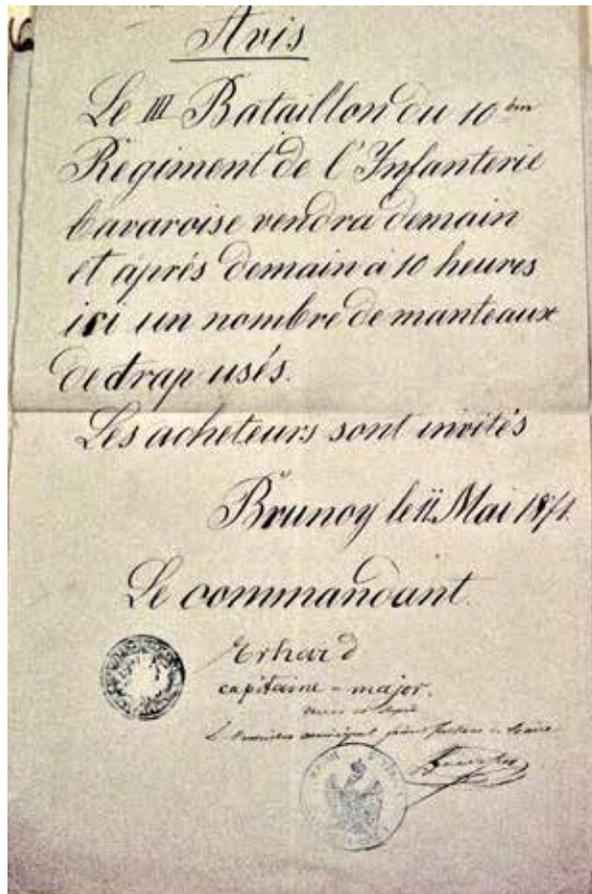


Figure 23 - Avis d'une autorité allemande de Brunoy avertissant les Yerrois d'une vente d'effets le 11 mai 1871, document contresigné par Prudent Gaudefroy.

notamment dans l'Yerres) et d'enlever les détritiques et objets divers qui parsèment le village. Un souci, plus immédiat, est de s'assurer de la salubrité des puits qui alimentent en grande partie les habitants en eau potable. La situation des artisans et des journaliers agricoles, encore sans travail, fait aussi l'objet de l'attention du conseil. Enfin, la nature humaine étant ce qu'elle est, un certain nombre d'habitants sont soupçonnés d'agrandir leur domaine en reconstruisant des murs qui ne respectent pas le plan d'alignement.

Le règlement des problèmes financiers fera l'objet de trois mesures distinctes. Tout d'abord il y a le remboursement par l'État des sommes versées en quatre fois à l'occupant au titre des impôts et réquisitions diverses fin 1870 et début janvier 1871. Gaudefroy a dû les emprunter auprès de neuf Yerrois aisés (MM. Blazy, Caillebotte, Décle, Person, etc.). Ce remboursement d'un montant de 10.152.20 francs sera effectif dans la caisse du receveur municipal en août 1872 et réparti entre les ayants droit un mois plus tard .

La seconde mesure touche tous les Yerrois dont les biens ont été spoliés par l'occupant C'est bien sûr l'État qui va assurer le financement suivant une procédure compliquée définie par une loi de septembre 1871. La commune a présenté une demande d'indemnisation de 2.407.583 francs au profit d'environ 500 particuliers. Différentes administrations, à différents échelons, vont statuer sur ces demandes et c'est finalement le ministre de l'Intérieur qui tranchera. Au total, le ministre, après deux évaluations distinctes, n'accordera que 358.594 francs, très en deçà donc de ce qui avait été demandé³⁶. Quelques montants³⁷ : Caillebotte a demandé 73.690 francs

36. Tout bon Français sait qu'il faut demander beaucoup pour obtenir un peu d'une l'administration, au demeurant pas dupe.

37. « État définitif nominatif des pertes et dommages matériels subis pendant l'invasion, répartition définitive des indemnités », 4 M. 1 109.

et obtenu ...10.888. La comtesse du Taillis, propriétaire du château de La Grange, a demandé 217.902 francs et obtenu 22.450, etc.

Il reste enfin une troisième catégorie de dépenses plus difficiles à estimer qui sont celles pour lesquelles le conseil reprochait implicitement à Gaudefroy le « défaut de contrôle ». Elles ont trait à la fourniture de blé, de farine, voire de bois et de transport, puis il y a toutes les réparations à faire dans la commune qui ne sont pas des exactions proprement dites et qui ne sont pas indemnissables au sens de ce qu'autorise la procédure précédente.

La facture est trop lourde pour les finances de la commune et, le 20 août 1871, le maire fait part à son conseil de la nécessité d'emprunter une somme de 20.000 francs pour indemniser les Yerrois à qui Gaudefroy avait demandé des prestations qu'il ne pouvait pas payer et pour faire exécuter un certain nombre de travaux. On trouve sur la liste : la comtesse du Taillis pour 4870 francs (fourniture de blés, de farine et de bois), Chaudé (1768.90 francs), Leblanc, Raingo, peintres, menuisiers, maçons pour la remise en état de la mairie, des écoles et de l'asile Sainte Catherine, etc. Le conseil accepte le principe d'un emprunt réduit à 18.500 francs au taux de 5 % remboursable en dix ans.

L'autorisation sera donnée par le préfet le 30 mars 1872, mais l'argent ne sera mis à la disposition du conseil qu'en juillet 1873 par le Crédit foncier de France au taux de 5 %, cette fois, sur onze ans. Et, naturellement, ce crédit, pour son remboursement exige une augmentation des impôts. Chaque fois qu'il y a augmentation des impôts, le conseil prend l'avis des

« habitants les plus imposés », en fait comme il s'agit des quatre³⁸ impôts habituels, ce sont surtout les propriétaires fonciers les plus importants qui sont consultés, mais il ne semble pas qu'un quorum soit exigé ; ils ne se dérangent pas toujours au complet et, apparemment, il n'y a pas de contestation ou elles ne sont pas relatées.

Bien que cela dépasse le cadre de notre étude, signalons que l'emprunt sera remboursé par anticipation et que la commune pourra procéder à l'agrandissement des écoles à la grande satisfaction du préfet qui la réclamait en vain depuis de nombreuses années.

En guise de point final !

Pour terminer cette relation ajoutons que les curés Marchand et Beaufile, successeurs du curé Beaumont, respectivement en 1872 et 1878, ont ajouté à la transcription de son journal.

...Toutefois le lecteur ne devra pas prendre à la lettre ce qu'il y trouve exprimé sur le compte d'un certain MR P. G...celui-ci, n'eut-il réussi qu'à demi, ne mérite point un jugement si sévère...C'est un grand cœur, et plus loin ...converti à l'occasion d'une maladie grave en 1878, il devint un sujet édificateur pour la paroisse...

38. Les impôts d'ancien régime (les « vieilles »), seules ressources des communes, sont au nombre de quatre : la contribution foncière, la contribution mobilière, la patente, l'impôt sur les portes et fenêtres.

YERRES 